

ÁGNES JÓZSEF

**Parallélismes structuraux et thématiques entre
Jehan de Saintré et *Le Paradis de la reine Sibylle*,
œuvres d'Antoine de la Sale**

En étudiant *Jehan de Saintré* d'Antoine de la Sale¹, les chercheurs ont déjà exposé de nombreuses idées concernant le genre et la structure du récit. En général, on est plus ou moins d'accord sur le fait qu'il s'agit d'un roman, mais si l'on veut préciser quelle sorte de roman, les opinions divergent alors fortement. Roman chevaleresque, biographique, pédagogique ou bien roman d'amour, d'apprentissage ou de mœurs ? Chaque réponse peut bien être défendue par de bons arguments, mais aucune ne se concentre sur un seul des aspects du récit et aucune ne couvre l'œuvre entière dans sa complexité.

En étudiant la structure et le genre de *Saintré*, Élisabeth Gaucher² le qualifie d'« œuvre bipolaire », amalgame de deux nouvelles symétriques intégrées « dans l'unité d'un roman »³. Certes, plus loin elle ne précise pas le genre, elle se contente de dire *roman*, mais son analyse de structure embrasse l'œuvre dans sa totalité. Nous trouvons intéressant et heureux de concevoir l'œuvre comme l'unité de deux nouvelles et d'en démontrer la « structure contrapuntique⁴ ».

É. Gaucher dessine la structure de l'œuvre par un schéma⁵ qui contient une nouvelle courtoise et une nouvelle bourgeoise. La nouvelle courtoise couvre la première partie du récit, du début jusqu'au départ de Belle Cousine à la campagne. La deuxième commence par la liaison entre Belle Cousine et

¹ Antoine de la Sale, *Jehan de Saintré*, Jean Misrahi et Charles A. Knudson (éds), Librairie Droz/Librairie Minard, Genève/Paris, 1965. Chaque citation, dont la source est signalée entre parenthèses par les lettres *Sa.* suivies d'un numéro de page, provient de cette édition.

² Élisabeth Gaucher, « Le chevalier, la femme et l'abbé : la structure du *Saintré* », *Revue des Langues Romanes*, CV, 2001, n° 2, pp. 51-70.

³ Élisabeth Gaucher, *op. cit.* en note 2, p. 61.

⁴ *Ibid.*

⁵ Élisabeth Gaucher, *op. cit.* en note 2, p. 62.

l'Abbé et finit par l'humiliation de celle-ci devant la cour. Autrement dit, la nouvelle courtoise commence par des enseignements moraux de Belle Cousine donnés à Saintré et finit par les combats de celui-ci, et la nouvelle bourgeoise commence par les combats de Saintré contre l'Abbé et finit par l'enseignement moral de Saintré donné à Belle Cousine. La rupture entre les deux parties réside dans l'initiative de Saintré de préparer un exploit sans l'accord de personne. Cet acte signale la transgression des règles chevaleresques et met fin à la première partie du récit. Tout le reste appartient à la deuxième partie, non seulement les scènes de campagne, mais aussi le retour à la cour royale.

On voit bien qu'Élisabeth Gaucher met l'accent sur le ton et ne s'empêche pas de classer sous la même étiquette les événements qui se passent chez l'Abbé et la scène finale du roman qui se déroule à la cour royale. Par cela, elle montre très bien que la fin du roman, indépendamment du lieu et des personnages qui sont presque identiques, n'a plus l'ambiance courtoise et chevaleresque qui caractérisait le début du récit.

Nous ferons cependant une petite remarque : bien que la différence de ton entre les deux parties du roman soit évidente et que nous soyons d'accord avec le classement d'Élisabeth Gaucher, nous ne trouvons pas heureuse l'appellation de nouvelle *bourgeoise*, car les scènes de l'abbaye se déroulent également parmi des gens de la noblesse. Seul l'Abbé est d'origine bourgeoise, et, quoique ce soit lui qui détermine le ton de ces chapitres, les autres personnages – la dame et ses suivantes ainsi que Saintré et ses gens – appartiennent à l'entourage le plus proche du couple royal, c'est-à-dire à la plus haute noblesse. Ainsi, nous préférierions plutôt parler de « nouvelle *non courtoise* », et c'est cette expression que nous allons employer dans notre étude au lieu de la *nouvelle bourgeoise* d'Élisabeth Gaucher.

Règles transgressées et leurs conséquences

En simplifiant un peu cette division, on peut dire que la première partie du roman décrit le chemin qui conduit Saintré à transgresser les règles courtoises en entreprenant un exploit de son propre chef, et la deuxième partie nous présente les tristes conséquences de cette transgression. Or, une division

très semblable peut être établie dans le cas du *Paradis de la reine Sibylle*⁶ – nouvelle dont le genre n’est pas mis en question – où la première partie du récit nous relate la visite d’un chevalier allemand et de son écuyer dans la grotte de la reine Sibylle, et la deuxième partie les conséquences non moins troublantes de cette visite. La transgression dans ce cas-là concerne l’interdiction du pape qui a défendu non seulement la visite de la grotte, mais également celle de ses alentours : le lac de Pilate et surtout l’île qui se trouve au milieu et qui – selon les croyances générales – donne place à des séances nécromanciennes. De graves châtiments sont promis à ceux qui transgresseraient les interdictions, et, pour citer des exemples, la Sale raconte l’histoire d’un prêtre et de son compagnon qui ont été tués pour avoir pénétré et été surpris sur l’île. Le prêtre « fut martiré et ars et l’aulture fut taillé en pieces et puis bouté dedans le lac par ceux qui les avoyent prins » (*Si.* 178-179). Or le chevalier, qui connaissait si bien les légendes liées à la grotte qu’il était venu sur place pour la voir, devait forcément savoir que la visite de la région était frappée d’interdiction.

Intentions identiques

Pourtant il ne voulait faire aucun mal. Il a entrepris ce projet « pour acquérir honneur et mondaine gloire, comme estat de chevalier le requeroit » (*Si.* 194). Saintré a préparé son exploit dans les mêmes intentions. Après avoir réuni les neuf autres chevaliers et écuyers avec qui il voulait engager l’entreprise, il s’adresse à eux de la façon suivante : « ce que j’ay en pensee et que vous veul dire, ce n’est que pour accroistre noz honneurs, ainsi que tous nobles cuers doivent desirer a faire » (*Sa.* 229). Nous avons dans les deux histoires un chevalier noble et courtois ayant des intentions tout à fait dignes de leur statut, mais qui, en réalisant leur projet honnête, transgressent sans le vouloir deux interdictions importantes : celle de prendre une initiative sans l’autorisation de la dame aimée et du roi, et celle de mettre le pied dans un lieu strictement prohibé par le pape et l’Église.

⁶ Pour rédiger notre étude, nous avons utilisé l’édition suivante : Antoine de la Sale, *Le Paradis de la reine Sibylle*, Paris, Stock, 1983, réd. par Francine Mora-Lebrun. Chaque citation, dont la source est signalée entre parenthèses par les lettres *Si.* suivies d’un numéro de page, provient de cette édition.

Épreuves vidées de sens

Nous avons démontré dans une étude précédente⁷ que les épreuves chevaleresques qui figurent dans *Sibylle* ne sont pas de « vraies » épreuves, car elles n'exigent de la part des expérimentateurs qu'un peu de courage, rien d'autre. Celui qui ose en approcher peut les franchir sans aucune difficulté, il ne doit donc pas mener de combats, ni même montrer aucune prouesse chevaleresque. À une exception près, les épreuves de Saintré ne comptent plus non plus parmi les exploits chevaleresques « classiques ». Certes, il faut avoir de la prouesse chevaleresque pour les accomplir, et, contrairement au chevalier allemand de *Sibylle* qui n'a même pas de cheval et d'armure, Saintré doit très bien manier les armes, mais les exploits décrits dans son histoire ressemblent plutôt à des jeux qu'à de vraies épreuves chevaleresques. Comme Denis Lalande le démontre dans son étude⁸, les joutes entre les participants ont moins le caractère d'un vrai combat que celui d'une « parade⁹ ». Les jouteurs luttent sans intention de se nuire l'un à l'autre, les règles du combat sont « rigoureusement codifiées¹⁰ », tous les participants et spectateurs veillent sans cesse au fair-play, et ainsi, « les joutes ne sont plus dangereuses que par accident¹¹ ». Denis Lalande attire également l'attention à la politesse exagérée des chevaliers, à la quantité extrême des cadeaux qu'ils s'offrent et au fait que « les combattants comptent moins et sont moins longuement décrits que la richesse, le luxe des équipements et des costumes¹² ». L'accent est donc mis sur les formalités, le décorum, et les combats chevaleresques sont plutôt des amusements, et pour les participants, et pour les spectateurs. Le résultat des joutes n'a pas de véritable importance : si le chevalier respecte les règles du jeu et perd avec dignité, il augmente aussi bien son respect et son honneur que celui qui gagne effectivement le combat.

⁷ Ágnes József, *Les épreuves chevaleresques ou le déclin de la chevalerie vus par Antoine de la Sale*, sous presse, <http://epika.web.elte.hu/doktor>

⁸ Denis Lalande, « Violence et courtoisie dans le roman de *Saintré* », *Revue des Langues Romanes*, CV, 2001, n° 2, pp. 31-49.

⁹ Denis Lalande, *op. cit.* en note 8, p. 39.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

Dans les deux cas – dans *Sibylle* et dans *Saintré* – on est loin des épreuves décrites par exemple par Chrétien de Troyes où les chevaliers combattants risquaient chaque fois leur vie en s'engageant dans un exploit. Dans *Sibylle*, aucune des épreuves ne représente de danger pour l'expérimentateur, et dans *Saintré*, le roi ou l'empereur interrompt immédiatement le combat si l'un des adversaires reçoit une blessure et que la poursuite de la joute pourrait mettre en vrai danger son intégrité physique. La seule exception dans *Saintré* est la guerre menée contre les Sarrasins où les parties combattantes risquent effectivement leur vie dans les batailles. Ce n'est pas un hasard si Saintré n'accepte pas d'être adoubé après ses victoires acquises au cours des tournois, mais ce refus s'arrête au moment où il part pour la guerre sainte (*Sa.* 214).

Viennent ensuite les combats qui se déroulent dans la deuxième partie du roman entre Saintré et l'Abbé et qui sont pratiquement la parodie des joutes chevaleresques. Le premier affrontement est une mêlée à mains nues, sans armure et, au moins dans le cas de l'Abbé, sans habits convenables : le prêtre montre « ses grosses cuisses, pelues et velues comme un ours » (*Sa.* 281). Par tout son comportement, l'Abbé se moque des tournois et des coutumes chevaleresques, et il ridiculise Saintré – et avec lui toute la chevalerie – en l'étendant deux fois par terre à la seule force de ses bras au bout de quelques minutes de lutte caricaturale. La revanche de Saintré est un combat non moins grotesque, bien que l'Abbé et lui-même portent une armure et luttent avec des haches à la main. Le but de ces deux combats entre le chevalier et le prêtre n'est pas du tout la quête de l'honneur et de la gloire, mais l'humiliation de l'autre, but qu'ils réussissent très bien à atteindre tous les deux.

L'univers double des deux histoires

En suivant la division mentionnée plus haut en deux parties des deux récits, nous pouvons constater que dans les deux histoires, il existe deux univers tout différents l'un de l'autre. Dans *Sibylle*, c'est le monde des mortels qui s'oppose au royaume de la reine Sibylle ; dans *Saintré*, c'est la vie courtoise qui fait face aux mœurs de l'abbaye. Ces univers ont chacun leurs règles, leurs personnages et leurs principes qui dirigent leur fonctionnement, mais normalement ces mondes vivent l'un à côté de l'autre tranquillement et en paix.

Les problèmes ne commencent qu'au moment où un personnage pénètre dans un univers qui n'est pas le sien, car son univers originel n'accepte absolument pas que ses personnages fassent un séjour dans l'autre. Les personnages de chacun des quatre univers punissent gravement les leurs s'ils se risquent à voir l'autre monde, car ils acquièrent là-bas des connaissances qui les rendent définitivement différents d'eux.

Regardons d'abord *Sibylle* où le lecteur apprend tout au début que la visite du royaume de la reine mystérieuse est formellement interdite par le pape et par l'Église. Aller voir le mont de la Sibylle et ses alentours compte parmi les péchés les plus graves, et le chemin qui conduit sur le sommet et continue plus tard dans l'intérieur de la grotte est plein de dangers. Sur le mont de la Sibylle, les visiteurs rencontrent des dangers naturels, et dans la grotte, les épreuves deviennent de plus en plus miraculeuses. Certes, comme nous l'avons déjà dit, ces épreuves ne sont pas de vraies épreuves, il faut tout simplement faire face à elles et on les surmonte facilement, mais comme au premier coup d'œil elles ont une apparence très effrayante, elles suffisent à tenir à l'écart la forte majorité des visiteurs indésirables. Le peu de gens qui réussissent à entrer dans le royaume de la reine Sibylle ne peuvent en sortir qu'au bout de trois termes, et s'ils manquent ces trois jours précis, ils doivent rester définitivement dans la grotte. C'est alors qu'apparaît le véritable enjeu des épreuves, car on apprend qu'elles sont mortelles pour tous ceux qui essaient de quitter ce monde un jour autre que les trois mentionnés plus haut. C'est donc le pays des braves, car il faut du courage pour vaincre les épreuves et pour avoir ainsi accès à ce monde, et il faut aussi du courage pour prendre la décision de rester là et de quitter définitivement le monde extérieur.

Quant au fonctionnement de cet univers, il présente des traits semblables tout comme des traits opposés au monde extérieur. Le comportement social du peuple de la reine Sibylle est conforme aux règles de la courtoisie. L'accueil qu'ils font au chevalier et à son écuyer est digne de toute personne noble, ainsi que leur générosité de partager avec eux tous les biens qu'ils possèdent. Au premier abord, le décor correspond également à celui de n'importe quelle cour royale ou princière : riches salles et vêtements qui reflètent une abondance générale. Ce ne sont pas les éléments un par un, mais l'extrême luxe et la richesse de l'ensemble qui éveillent des soupçons. Ce qui

augmente la méfiance, c'est que les habitants de ce royaume ont des capacités étranges, inconnues dans le monde des mortels. Les sujets de la reine Sibylle parlent toutes les langues du monde, ils ne vieillissent jamais et ne doivent pas travailler pour maintenir le niveau de leur richesse. En ce qui concerne leur comportement, il n'y a que deux aspects qui ne répondent pas aux exigences des règles courtoises. L'un d'entre eux nous frappe immédiatement et nous donne de très graves pressentiments : la transformation hebdomadaire des dames en serpents et couleuvres. L'autre, c'est le manque de foi et de religion, mais pour reconnaître cette lacune le chevalier et le lecteur ont besoin d'aide. C'est Dieu même qui rend sa lucidité au chevalier quand celui-ci se rend compte que depuis trois cent trente jours il a complètement oublié son Créateur. Sur ce point, il est déjà persuadé que le paradis de la reine Sibylle est le monde du Diable.

Il attend le troisième terme et quitte la grotte pour aller à Rome et demander pardon, et ce sera le premier moment où il verra les portes de son univers se fermer devant lui. Il a laissé derrière lui le monde du Diable, mais le monde de Dieu ne l'accueille plus. Ni les prêtres ni le pape ne l'absolvent quand ils entendent qu'il est allé dans le paradis de la reine Sibylle et y a passé une si longue période. Le chevalier a transgressé l'interdit concernant la visite de la grotte, mais son péché principal est d'avoir vu un univers tout à fait différent de celui des mortels. En descendant dans la grotte, il a découvert un monde mystérieux qui représente justement le contraire des valeurs chrétiennes : richesse, luxe, confort, abondance et volupté (et on voit apparaître la figure du serpent, symbole du Diable selon la foi chrétienne). Avec le bonheur infini, l'insouciance, la jeunesse inaltérable et la vie éternelle de ses habitants, le royaume de la reine Sibylle réalise un état paradisiaque ; or, selon les enseignements de l'Église, un tel univers n'est accessible pour les humains qu'après leur mort. Celui qui a vu fonctionner un tel monde avant sa mort et voit qu'un tel univers peut exister, possède une sagesse dangereuse aux yeux de l'Église et des gens très croyants de l'époque : ils s'efforcent donc de l'empêcher de réintégrer la société.

Comme le chevalier ne reçoit pas l'absolution, c'est-à-dire le pardon de l'Église et par là celui des siens, il n'a plus de place parmi eux. Mourir, ce ne serait pas une solution, car mourir sans absolution, c'est renoncer au Paradis. Et

si le chevalier n'a plus la chance de gagner le Paradis, peu importe alors ce qu'il fait dans le reste de sa vie. Il prend donc une décision logique bien qu'étonnante, celle de retourner définitivement dans la grotte. C'est alors qu'il prononce la phrase clé du récit : « puisque n'ay peu avoir la vie de l'ame, que ne vueil perdre celle du corps » (*Si*. 208). Il a commis une erreur envers son univers, et il ne réussit pas à la résoudre selon les règles de ce monde. On ne l'accepte plus à cause du savoir qu'il a obtenu lors de son séjour dans la grotte, il utilise donc sa nouvelle sagesse pour régler la situation. S'il est devenu exclu de son univers à cause de l'initiation qu'il a vécue, il utilise ses expériences pour montrer aux hommes qu'il existe un choix qu'ils ne pourraient même pas imaginer. Si son âme est exclue du Paradis céleste, son corps choisit au moins celui de la reine Sibylle.

Dans le cas de *Saintré*, suivant le classement d'Élisabeth Gaucher¹³, mais en en modifiant l'appellation, nous avons distingué dans le roman une nouvelle courtoise et une nouvelle non courtoise. Ici, il n'y a pas d'interdiction directe concernant la visite des univers opposés, mais Belle Cousine doit demander une permission à la reine pour pouvoir partir à la campagne. Le lecteur comprend également que la reine ne donne pas volontiers et automatiquement son consentement, ainsi Belle Cousine recourt à la ruse et à l'aide du docteur pour être sûre de son affaire. La reine lui donne congé, mais seulement pour une durée limitée et précise, et quand la dame néglige le terme fixé, la reine lui écrit plusieurs fois pour lui demander une explication et la faire revenir le plus tôt possible. Le séjour dans l'autre univers n'est donc pas facile dans cette histoire non plus.

De même que dans *Sibylle* l'univers de la grotte représente le contraire du monde chrétien extérieur, dans *Saintré* l'univers vulgaire de la campagne est le contrepoint du monde courtois du couple royal et de son noble entourage à Paris. Le protagoniste de ce monde est l'Abbé qui, et par son apparence physique, et par son comportement, s'oppose nettement à Saintré. L'univers de chacun des deux suit le caractère de son « maître ». Les deux mondes pourraient très bien vivre l'un à côté de l'autre en paix, même avec leurs

¹³ Élisabeth Gaucher, *op. cit.* en note 2, p. 62.

valeurs opposées, si leurs personnages respectifs restaient toujours à leur place. Mais Belle Cousine pénètre dans l'autre univers, et les péripéties commencent. La dame voit bien que l'Abbé est robuste, grossier et vulgaire, mais sa vitalité, ses manières sans artifices et l'amour qu'il porte aux plaisirs de la vie enchantent la dame accoutumée aux règles rigides et aux formalités sans chaleur de la vie de la cour royale. Elle va à la campagne de son plein gré et elle s'y habitue vite et facilement, tandis que Saintré y va non de son propre chef, mais à cause de sa dame, et il voit cet univers repoussant et vulgaire. Elle y trouve sa joie, et lui, il y trouve son chagrin.

Mais ni la gaieté de l'Abbé, ni celle de la dame ne durent bien longtemps, le chevalier venge les griefs qu'il a envers tous deux. Mais comment réussit-il à les vaincre ? Comme les manières polies et distinguées sont inefficaces dans l'univers non courtois de l'abbaye, Saintré doit accepter, laissant de côté ses sentiments nobles, les règles du jeu de là-bas. Il doit lutter à mains nues et subir la défaite ; puis recourir à une ruse basse et en appeler à la vanité du prêtre pour pouvoir mener contre lui un combat misérable en armure chevaleresque ; et enfin humilier publiquement la dame devant la cour royale. Il accomplit donc une série d'actes anti-courtois pour défendre la courtoisie, et bien qu'il se venge à la fin, sa joie est amère. Tout comme le chevalier allemand de *Sibylle*, Saintré n'arrive à résoudre sa situation qu'avec les moyens appris dans l'autre univers. Pour vaincre les mœurs de l'abbaye, il doit s'assimiler un peu aux personnages de celle-ci, et prendre des décisions incompatibles avec son ordre de valeur originel. Et tout comme le chevalier de *Sibylle*, qui prend tristement la décision de retourner dans la grotte, *Saintré* punit tristement la dame pour son infidélité scandaleuse.

Quant à la dame elle-même, elle a été humiliée à jamais devant la cour royale qui l'a rejetée hors de son sein : « Et quant la royne et sadicte compaignie virent et oirent ceste merveilleuse chose, par merveilles et grant esbaissement l'un l'autre regarda et de Madame furent tous et toutes, chascun le puet penser, tres esbais, et ne fait mie a demander s'elle devoit estre bien honteuse, car illec elle perdist toute joye et honneur » (*Sa.* 307). Elle, qui a vu un univers menaçant les valeurs de la cour et qui, au lieu de le rejeter comme Saintré, l'a accepté et en a partagé les règles du jeu, n'a plus de place dans le monde courtois qu'elle a trahi.

La critique de l'Église

Si l'on examine le rôle de l'Église dans les deux histoires, on voit clairement que la Sale la montre sous un jour bien défavorable¹⁴. Dans *Sibylle*, l'interdiction de l'Église a été transgressée par le chevalier, et c'est l'Église qui le bannit et qui l'empêche de retourner dans la société. Cependant l'Église, selon ses propres règles, ne doit jamais refuser le pardon à une âme repentante. L'absolution ne doit pas dépendre de l'humeur actuelle du pape, il ne pourrait pas faire un exemple au détriment du chevalier dont le repentir est tout à fait sincère. Mais le pape reçoit bien son châtiment, car c'est finalement sur sa conscience que pèse le poids du retour du chevalier à la grotte. Comme Francine Mora-Lebrun l'écrit : « Le vocabulaire du repentir est alors transféré sur le vicaire de Dieu [...] venant occuper [...] la place laissée libre par la transformation et le départ du chevalier¹⁵. »

Dans *Saintré*, la situation est encore pire. Tandis que le pape n'a commis qu'une seule faute, bien que grave, dans *Sibylle*, l'Abbé de *Saintré* fait constamment honte à l'Église par tout son comportement. Son hédonisme passe encore, mais avoir une relation amoureuse charnelle en tant que prêtre viole gravement les règles de l'Église. Et au lieu de passer sous silence sa liaison avec Belle Cousine, il la clame avec fierté devant Saintré et ses gens ainsi que devant les suivantes de la dame : « se le seigneur de Saintré vouloit soustenir qu'il amast plus loialment sa dame que ne faiz la mienne, veez ci un simple et feible moyne qui a ceste bataille le combatré » (*Sa.* 282). Les deux luttes qu'il mène contre Saintré à mains nues méritent une lettre de reproche de la part des prieurs et des religieux du couvent « ausquelz la vie de damp Abbés desplaisoit grandement » (*Sa.* 284). Nous savons également que ce ne sont pas les sentiments religieux de l'Abbé qui l'ont mis à son poste, mais l'argent et les bonnes relations de son père : « Damp Abbés [...] fut filz d'un tres riche bourgeois de la ville qui par dons et par prieres de seigneurs, aussi des amis de

¹⁴ Pour plus de détails sur ce sujet, voir József Ágnes, « *Szibilla királynő édene, A népi hiedelmek és az egyházi tanítások összefonódása Antoine de la Sale művében* », à paraître, *Palimpszeszt*, <http://magyar-irodalom.elte.hu/palimpszeszt>

¹⁵ Francine Mora-Lebrun, *Métamorphoses dans Le Paradis de la reine Sibylle : des archétypes mythiques aux jeux d'une écriture*, in *Métamorphose et bestiaire fantastique au Moyen Âge*, éd. par Laurence Harf-Lancner, École normale supérieure de jeunes filles, Paris, 1985, p. 300.

court de Romme, donna tant que son filz en fut abbés » (*Sa.* 244). Présenter un tel homme qui peut avoir une place et vivre gaiement au sein de l'Église montre de très sévères jugements envers toute la religion de la part de l'auteur.

Des personnages parallèles

Quant aux personnages, nous avons dans les deux histoires un chevalier, une dame et un prêtre. Les chevaliers font un parcours initiatique au cours duquel ils découvrent un univers autre que courtois et ils font l'apprentissage de la manière de vivre des gens de cet autre univers. Comme ils transgressent une règle de leur univers, ils ont besoin des connaissances acquises dans cet autre univers pour pouvoir résoudre leur situation désagréable. Tous deux prennent une décision étrangère aux valeurs courtoises, mais très humaine et parfaitement compréhensible. Il y a ensuite deux dames, qui au début, respectent les règles de la courtoisie mais laissent plus tard se manifester leur vrai caractère, l'une en se transformant en serpent chaque semaine, l'autre en se livrant à une liaison avec un abbé libertin et vulgaire. Enfin viennent les deux prêtres qui agissent contrairement à l'esprit de l'Église catholique à laquelle ils appartiennent, et qui auront tous deux leur punition : l'un verra le péché du chevalier retomber sur sa tête, l'autre aura la langue transpercée, châtement exemplaire pour avoir injurié les chevaliers.

Du point de vue des transformations subies au cours de leur histoire, le classement des personnages n'est cependant pas si évident. Dans les deux récits il y a un personnage protagoniste qui ne change pas, et ces personnages ne sont pas identiques dans les deux histoires : dans *Sibylle*, c'est la reine, et dans *Saintré*, c'est l'abbé. Comme ils sont tous deux la figure centrale de leur univers, leur caractère reste stable tout au long des événements. Les quatre autres personnages se transforment tous. Dans *Sibylle*, c'est le chevalier et dans *Saintré*, Belle Cousine qui visitent l'autre univers de leur propre chef et qui, en s'en retournant, ne trouvent plus leur place dans le monde courtois. Restent enfin le pape et Saintré qui acquièrent aussi des connaissances sur l'autre monde, l'un par les confessions de ceux qui l'ont vu et par la légende que les gens racontent, l'autre par le bref séjour qu'il y a passé en compagnie de la dame et de l'Abbé. Comme le pape et Saintré condamnent le monde qu'ils ont

ainsi connu, ils ne sont pas exclus des leurs, mais ils ne peuvent se souvenir sans honte de cette histoire et de leur propre comportement.

Les deux œuvres ont donc une structure très semblable : toutes les deux peuvent être divisées en deux parties présentant deux univers opposés. Dans les deux histoires, le protagoniste suit un parcours initiatique et ce faisant transgresse une règle. Les récits présentent le chemin qui conduit les personnages à la transgression, puis les conséquences de cette erreur commise, et finalement la solution choquante que les protagonistes choisissent pour régler leurs affaires.

Quant aux personnages, on peut d'une part les classer selon leur fonction remplie dans la société : de ce point de vue, les personnages parallèles sont les deux chevaliers, les deux dames et les deux prêtres, d'autre part, les distinguer selon leur place dans (ou entre) les deux univers, selon le degré de transformation qu'ils subissent et les conséquences de cette transformation. Ainsi, ce sont la reine Sibylle et l'abbé qui forment une paire en tant que personnages centraux de leur univers. Comme ils ne changent pas, ils n'ont pas de conséquences à soustraire des événements passés. L'autre paire est le chevalier et Belle Cousine qui quittent le monde chevaleresque et après ne retrouvent plus le chemin du retour. Ce sont eux qui subissent la métamorphose la plus éclatante. Viennent enfin le pape et Saintré qui ne plongent pas entièrement dans l'autre univers et qui condamnent cet autre monde, mais bien qu'ils puissent continuer à vivre dans leur société d'origine, ils gardent de tristes souvenirs et une mauvaise conscience des événements vécus.

Au niveau des sujets, nous avons deux chevaliers nobles et honnêtes qui, tout en s'efforçant de rehausser leur honneur et leur gloire, transgressent une règle sans le vouloir. Après avoir commis et reconnu cette erreur, tous deux cherchent à corriger et à résoudre la situation à l'aide de moyens conformes à leur éducation, mais en vain. S'étant rendu compte de la vanité de leurs efforts, ils recourent à une solution qui s'oppose nettement aux valeurs auxquelles ils croyaient au début de leurs aventures et au nom desquelles ils ont entrepris leur projet.

Les deux chevaliers doivent se rendre compte qu'il existe des univers indépendants et très différents du leur, et que là-bas des règles toutes autres dirigent la vie. La courtoisie n'est pas omniprésente : il existe dans ce monde

des lieux où les actes courtois n'ont aucun effet ni aucune valeur. Par conséquent, les chevaliers n'ont pas d'influence sur la vie de ces univers, tandis qu'eux-mêmes changent définitivement sous l'effet de leurs aventures. Mais cette métamorphose n'est pas exclusivement négative : ils apprennent au cours de leurs aventures qu'on peut vivre dans une plus grande liberté et avec un plus grand naturel sans forcer son caractère personnel dans les étroites limites de règles artificielles. Ils trouvent donc le chemin que toute la société qui les entoure doit parcourir avec eux au cours du XV^e siècle.

ÁGNES JÓZSEF

Université Eötvös Loránd, Budapest
Courriel : izoldaizolda@freemail.hu